BRUNO RUIZ

MAINTENANT

RECITAL 2011

DOSSIER DE PRESSE

CONTACTS :
BRUNO RUIZ, 05 61 55 46 55 / brunoruiz@free.fr
Site : **brunoruiz.com**

ADMINISTRATION :
MARIE-ANNICK BAULT
Association Le Puits
33, rue Française
31400 TOULOUSE
05 61 20 00 95 / 06 84 30 51 44
lepuits@wanadoo.fr

Le CD **Maintenant** est sorti en Mars 2009, produit par Ithaque.

La création du récital **Maintenant** a eu lieu au Théâtre Sorano de Toulouse les 5, 6 et 7 Mars 2009.

Paroles, musique, interprétation : **Bruno Ruiz** ;
Accompagnement piano et arrangements **: Alain Bréhéret** ;
Son : **Jean-Jacques Vaudou** ;
Lumières : **André Tailhades**.

CE DOSSIER DE PRESSE COMPREND :

- **Un texte** de 10 lignes (600 caractères espaces compris) **de présentation** pour l'annonce de presse (page 3) ;
- **Un entretien récent** de Bruno Ruiz par Jean-Pierre Nicol (page 4 à 7) ;
- **Quelques coupures de presse** récentes à propos du CD **Si** (page 8 à 12);
- **Quelques témoignages** de spectateurs (page 13 à 19) ;
- **Alain Bréhéret vu par Bruno Ruiz** (page 20 à 21) ;
- **Une biographie** sélective (page 22 à 23) ;
- **Une discographie** sélective (page 24) ;
- **Une bibliographie** sélective (page 25 à 26).

De sa révélation au Printemps de Bourges en 1985, à la magistrale interprétation de son long poème *Altavoz* par Jean-Louis Trintignant au festival de Barjac en 2000, le parcours de Bruno Ruiz dessine une formidable dimension de l'intime et de l'engagement.

Se définissant comme poète et chanteur, Bruno Ruiz n'a jamais cessé de suivre une route sans concession, foisonnante et fidèle à une certaine idée qu'il se fait de la poésie et de la chanson.

Une œuvre à découvrir d'urgence.

MAINTENANT

RECITAL BRUNO RUIZ

Piano : Alain BREHERET

Son : Jean-Jacques VAUDOU

Lumières : André TAILHADES.

Pour Bruno RUIZ, la scène, c'est avant tout un moment fraternel à partager avec le public. Avec son nouveau récital Maintenant, Bruno RUIZ prolonge cette ligne droite, sans concession, qu'il dessine depuis quinze ans avec son complice pianiste Alain BREHERET. On y retrouvera tous les thèmes qu'il creuse et renouvelle inlassablement. Ceux de l'existence mystérieuse et des racines espagnoles, de l'amour en résistance et de l'enfance blessée, mais aussi de l'indispensable espérance pour affronter la condition inhumaine.

Bruno RUIZ change peu souvent d'outils et creuse toujours et encore le même puits, celui d'une langue infatigable qui lui ressemble pour nous rejoindre dans l'innommable et l'intime.

C'est peut-être cela le secret de sa poésie. Un rendez-vous essentiel avec l'autre.

Bruno Ruiz, tu es en train de travailler sur ton prochain CD – le cinquième en collaboration avec Alain Bréhéret – qui aura pour titre Maintenant. *Après* Après *et* Si*, il semble que tu affectionnes particulièrement les adverbes. Pourquoi avoir choisi* Maintenant *?*

J'aime bien les adverbes parce qu'ils ont à la fois la force du nom et le mouvement du verbe. Ce sont des mots en général très denses qui me semblent plus intéressants. Pour ce qui est de *Maintenant*, c'est un mot qui nomme le présent tel que j'ai envie de le vivre aujourd'hui. Il contient la mémoire d'un passé intime et collectif et l'espérance d'un futur pour une vieillesse que je voudrais apaisée. C'est cet équilibre que je voudrais constamment « maintenir », « maintenant » en est d'ailleurs le participe présent. Je suis en quête d'une légèreté sans détachement. J'ai beaucoup de travail… J'aimerais vivre à la fois dans la lucidité et la sérénité. Mais c'est très long et très difficile pour moi. Cela ne m'a jamais été naturel.

Ces nouvelles chansons semblent moins politiques que les précédentes. Te sens-tu cependant toujours un chanteur engagé *?*

Je crois que toute écriture engage celui qui écrit. Mais je n'ai jamais cherché à délivrer un quelconque message. J'aime me sentir libre de ce que je chante. La moindre des choses, c'est de laisser libre celui qui écoute. Je suis quelqu'un qui doute en permanence, un cyclothymique. C'est usant autant pour moi que pour ceux qui m'entourent. Malgré les apparences de mes impératifs, je ne suis pas un chanteur militant ni un donneur de leçons. En revanche, j'aime bien en recevoir quand elles me sont nécessaires. Et il n'y a pas d'âge pour cela.

Y retrouvera-t-on tous les thèmes qui te sont chers, aimer, résister, vivre, écrire ?

Oui bien sûr, se souvenir aussi... On n'échappe pas à son écriture, à son passé. Je pense d'ailleurs qu'il serait prétentieux de vouloir être quelqu'un d'autre. Cependant je crois que tous ces thèmes aujourd'hui se fondent pour exprimer une seule présence au monde. Avec le temps, ces frontières thématiques s'effacent. Je ne sais pas si c'est mieux mais c'est comme ça. En tout cas, cette diffusion m'oblige à être plus personnel, plus précis, plus à découvert.

Tu veux dire que tu vas parler encore plus de toi dans ces nouvelles chansons ?

Mais je ne parle jamais de moi ! Je ne m'interroge que sur mon rapport à l'autre et au monde dans le cadre précis d'une certaine chanson que j'estime être une composante à part entière de la poésie orale contemporaine. Je m'adresse à des spectateurs, pas à des psychanalystes.

LA DEMEURE DU POÈTE

Aller à la rencontre de Bruno Ruiz c'est laisser un instant le chanteur de côté, égarer ce que les CD et les concerts ont déposé et s'arrêter sur son obstination, son entêtement d'homme et d'artiste, à préserver comme une ligne de vie, sa condition et son statut, son histoire et sa mémoire, sur des racines à nu. Il y a, chez lui, un socle et des fondations toujours visibles, évidentes. Cela s'appelle la fidélité, plus simplement l'identité. À jamais Bruno Ruiz sera le fils de républicains espagnols chassés par la dictature, le rouge du fond, même si le temps, les paysages et les couleurs ont passé. De ça, il fait son métier d'homme, son espace de poète, refusant les compromissions et les tricheries, armant la rigueur avec l'exigence. D'aucuns s'arrangent avec leur naissance. Pas lui. Pour porter sa vraie voix, il faut garder la tête haute.

Se rapprocher de Bruno Ruiz c'est saisir la primauté d'une poésie qui engage un homme, le monde et le langage, chaque composante liée à l'autre, sans prédominance, inextricablement, qui refuse les rôles de composition et les vers de circonstances. La poésie de Bruno Ruiz fixe ses regards dans un miroir, à travers une vitre, se coupe du monde tout autant qu'elle le côtoie, ancrée dans une vie réelle, dans un profond qui est une récurrence criante. On ne compte pas dans ses écrits les images du puits, le lexique de l'en bas, l'« abîme du réel » qu'évoque Philippe Jaccottet et qu'il convient d'explorer et de remonter. Cette poésie va dans les choses et les chocs de la vie, s'interroge devant les mutations et les disparitions, devant l'âge qui brûle, dans l'ordre de celle qui unifie le poète et le poème, qui fait bloc, comme l'écrivait Paul Celan à Theodor Adorno, en 1961 : « Je me sens très seul, je suis *très seul – avec moi-même et mes poèmes (ce que je tiens pour une seule et même chose ».* Pour une seule et même chose, *évidence qui fait sortir la poésie de la notion de genre littéraire pour la placer dans « une commune présence » avec son auteur. Bruno Ruiz est dans son poème, Bruno Ruiz est son poème. Il chante sa vie, il chante son mal, l'enchante tout autant, dans une singularité, une simplicité qui démesure ses mots. Sa thématique traverse des noirs très noirs, le pesant et le léger, le grave plus que le triste, lève des éclaircies et joint l'intime à l'universel. Assigné à résidence sur ses contrées de poésie, Bruno Ruiz sort, à longueur d'écriture, des mêmes fonds et des mêmes courants, des éclats et des fragments de vie, autant déchirures et mutilations que résurgences et renaissances : « Le fleuve de ma langue qui descend vers vous/…/si profond qui me blesse/me détruit/me reconstruit » dit le début de la version originelle de* Thalweg.

L'image du fleuve sourd de ses lignes. Un fleuve métaphore de sa poésie, qui part en affluents, qui s'aventure dans des bras et dépose ses alluvions. La poésie comme une permanence, un débit, une crue. Un fleuve charriant des eaux mêlées, une écriture plurielle, celle des seize titres parus dans la collection Les Lettres d'Ulysse qui érigent l'œuvre de Bruno Ruiz vers le remembrement, la complétude et vers des zones insoupçonnées des habitués de ses seuls CD et concerts : le langage expérimentation, l'humour et la dérision, la fable et le monologue théâtral, les recueils des années d'apprentissage, une littérature du recensement et du catalogue, des bribes en bout à bout, des textes… fleuves. Pour essayer de tout dire. Somme indispensable pour appréhender dans la diversité, une unité et une cohérence poétiques. Que l'on soit dans Les Lettres d'Ulysse, à l'écoute de

Nous *ou à la représentation de* Si, *s'inscrivent une signature unique, des motifs obsédants en filigrane, des variations. Un poème vivant traversé d'infatigables forces agissantes sur un temps qui toujours déborde. Un poème éloge à la femme aimée, la compagne d'une vie, le motif d'un blason revivifié, celle qui irrigue l'inspiration, comme une énergie, une patience. Peut-être sont-ils, Katy et Bruno, dans le même atelier, elle la brodeuse, lui le poète, emmêlés dans leurs toiles, Katy avec ses fils en points de croix, Bruno avec ses mots perdus, tous deux sur un ressassement qui n'est pas complaisance ou répétition mais incessant forage à la recherche d'une vie et d'un langage premiers ? Le lyrisme amoureux de Bruno Ruiz se joue d'énumérations, dans une insistance obsédée où les mots souvent gagnent sur la vie, jusqu'à la mettre en danger. Ils disent l'amour mais ils sont aussi les rivaux qui s'immiscent dans les marges. « Je voudrais être sans objet pour que nous soyons à jamais/Ensemble. Pour enfin mieux t'aimer que les mots » affirme* Je t'aime devant tout l'univers. *Les mots jouent aussi de tous les questionnements, les éventualités, les certitudes passagères, les constats définitifs, ils jouent à tous les titres,* Si tu es là demain, Je te chanterai jusqu'au silence… *Ceci entre la broderie qui se tait et le poème qui s'écrit, au plus près des liens qui racontent les déclinaisons familiales, l'histoire des éloignements,* Les Rouges du fond, *mais aussi,* Marraine sereine, De n'être celui qu'on préfère, Les Petits cœurs du papier peint *ou* Vers la fin.

Et puis il y a le spectacle où se joue une rencontre sous le sceau de la confidence : une voix se pose sur un silence, sur des silences. Une voix, des vers, une musique, mis en fusion dans le bloc de la chanson établissant un mariage tombé en désuétude, une alliance oubliée. Chacun dans la salle, comme lui en scène, sur un fil, dans une tension, une prise de risques. Sa chanson fait se chevaucher nos plaques intérieures, dévaste des paysages. Sur une terre à reconstruire, des lendemains un peu différents. Un espace se crée entre Bruno Ruiz et nous, dans un sas d'intimité, un lieu clandestin. La salle se transforme en prétexte, une machine à faire le vide, un entretien privilégié où se donne le concert promis. Le chant se fait en face à face, entre deux solitudes, et devient, de surcroît, « l'instrument d'optique » qu'évoque Proust dans Le Temps retrouvé, *qui rapproche d'une zone méconnue, d'un événement incompris. Un chant alliage du sensible et de l'intelligible qui se poursuivra, confidence suspendue, dans l'engagement avec un artiste, dans la fidélité, la présence à ses mots, dans l'attente de « son poids d'hirondelle ».*

Du puits jusqu'aux cimes, le geste poétique de Bruno Ruiz se trace en verticale, à la recherche d'une lisibilité, du monde et de lui-même. Un texte récent, Ode intérieure, *appuie le trait : « Je cherche un ciel entrouvert/Depuis la terre illisible », en voisinage avec le commandement qu'Armand Gatti assigne à son art : « Être des arbres connectés aux étoiles », pour dire une simplicité et une ambition, un enracinement et un envol, un itinéraire du sens. Ce parti pris, s'il ouvre vers des sommets, ouvre aussi au mal entendu, dans notre époque d'affadissement culturel, de singeries médiatiques et de surdité critique. Il n'empêche. Bruno Ruiz donne à croire avec quelques autres, Allain Leprest et Jacques Bertin, tous trois loin devant, à un âge d'or recommencé d'une chanson d'Art.*

Faut-il pousser encore plus loin ? Multiplier les panneaux directionnels et les repères

topographiques, borner le cadastre et aller dans l'explication de textes ? Proposer quelques clés probablement faussées pour des serrures à ne pas forcer ? Sans doute, non. Il est temps de remettre Bruno Ruiz dans son chant, de l'écouter et de rester dans les pas de René Char : « Le poème n'a d'autre raison que d'être ». En attente du lecteur, en charge d'action. Pour mieux rentrer dans Le Miroir et la vitre, *la demeure du poète, la source de son fleuve.*

François André

Quelques repères…

1970 : Premières chansons.

1980 : Premier disque.

1984/1985 : Printemps de Bourges.

1986 : Disque *L'homme vigile* ; Création *Suites*.

1989 : Création : *Poète de Music-hall*.

1992 : Théâtre : *Victor Soleil ne s'endort pas*.

1994 : Rencontre avec le pianiste Alain Bréhéret. CD *Les Larmes de Laurel*.

1998 : Création : *Ruizz Folizz*.

2000 : Création *Altavoz* avec Jean-Louis Trintignant.

2001 : CD *Nous*.

2004 : CD *Chant Impératif*.

2005 : CD *Si*.

2006 : Édition de son œuvre dans les *Lettres d'Ulysse* de 1 à 8. Tournées *Si*.

2007 : Édition de son œuvre dans les *Lettres d'Ulysse* de 9 à 16. Tournées *Si*.

2008 : Un livre/entretien sur son parcours de poète chanteur : *Bruno Ruiz, le Miroir et la vitre.* Tournée *Si*

2009 : CD Maintenant. Tournées *Maintenant*.

ENTRETIEN RECENT DE BRUNO RUIZ
PAR JEAN-PIERRE NICOL DE LA REVUE RETRO VISEUR

Peux-tu en quelques mots expliciter ton parcours ?
Je suis venu à la chanson par la poésie. La chanson n'est pour moi qu'une représentation du poème. Il y en a d'autres, mais c'est celle qui me convient. Sans doute parce que la poésie que j'aime relève avant tout du chant profond, d'un enjeu de l'être, d'une présence à nommer. Parce qu'elle s'inscrit aussi dans une tradition populaire même si elle est dévoyée aujourd'hui par le commerce. Pour moi, le poème est une partition. Cela ne m'empêche pas d'apprécier des poètes comme Charles Juliet, André du Bouchet, René Char ou Jacques Dupin qui ne sont pourtant pas des poètes de l'oralité.

La règle du jeu voudrait que nous fassions, ici, abstraction du poète, pour n'évoquer que le compositeur ou l'interprète. Duquel te sentirais-tu le plus orphelin si tu devais toi-même trancher ?
Je n'ai jamais eu le sentiment vraiment d'être un compositeur. Je chante seulement ce que j'écris. Il y a là un engagement d'interprète, celui d'une parole qui se trouve être la mienne mais qui pourrait être celle de quelqu'un d'autre à condition qu'elle m'identifie. Quand je chante, je m'engage à une représentation de ma vie. D'une façon ou d'une autre, ma quête intérieure doit forcément rejoindre celle des autres. C'est un pacte physique et social.

Le poète a-t-il encore une fonction en 2005 ? Je veux dire, en dehors de toute raison d'être et d'agir – qui reste à définir -, qui peut encore lui accorder crédit ?
Je pense que la poésie doit occuper aujourd'hui l'espace d'une spiritualité « squattée » par les religions qui me semblent trop envahissantes. On voit bien, de par le monde, dans les situations de misère, d'inégalité et d'injustice, combien elles servent à bien des dérives totalitaires. La poésie, au fond, devrait s'inscrire dans une sorte de spiritualité laïque et se revendiquer comme telle. Je pense qu'elle a un rôle majeur à jouer dans les années à venir.

Existe-t-il un *credo* pour Bruno Ruiz ?
Qu'est-ce qui le fait marcher ?
Tu vois ! On ne peut pas parler de spiritualité sans utiliser les mots de la religion ! Non, je n'ai pas de *credo.* Mais j'ai une sorte de foi. « Tenir le pas gagné » comme disait Rimbaud. C'est exactement cela. J'ai l'impression que vivre, c'est comme faire du vélo : si tu t'arrêtes de pédaler, au bout d'un moment, tu perds l'équilibre et tu te casses la figure ! Ce qui me fait « marcher » ? Peut-être la beauté humaine. C'est vrai qu'il faut parfois aller la chercher dans des profondeurs abyssales. Mais bon. « Descendre » plutôt que « marcher ». Orphée était un chanteur…

Du fond de tes ascendances espagnoles, comment ressens-tu la poésie ?
À la mort de mon père - il était républicain espagnol, exilé en France en 1939 -, je me suis senti investi d'un devoir de mémoire. Voilà des héros, souvent de milieu très pauvre, qui ont quitté pays et famille pour combattre le fascisme, défendre un idéal de république, de justice et de paix, et qui ont été parqués par un gouvernement de gauche sur des plages françaises. Marx disait que l'humiliation est un sentiment révolutionnaire. C'est cette honte de classe que je ne veux jamais oublier quand j'écris.

Sans mettre explicitement l'accent sur le politique, on perçoit chez toi un bouillonnement, une révolte intacte et latente. Penses-tu que d'universaliser la parole lui confère un impact autre, accentue le caractère divinatoire que la poésie détenait jadis ?
Je pense qu'on peut inventer un autre monde, un autre type de société. Je n'ai pas choisi celui dans lequel je vis. Du coup, je suis sans cesse contraint au compromis. Contraint aussi à me battre contre des forces qui m'échappent. La poésie que j'aime a souvent un caractère prophétique qui m'apaise. Elle m'aide à affronter l'inéluctable. À rejoindre le monde aussi.

On fait appel à toi pour dire des textes. N'observes-tu pas que cette « mode » de la lecture publique à tout va est pénalisante pour la chanson d'auteur ou de poète ? Outre l'aspect « service après vente » et cette manie que les gens ont désormais qu'on leur explique le livre avant de l'acheter, on a l'impression que le littéraire regagne, en quelques sorte, ses pénates en raflant une partie d'un public autrement motivé. Peut-être, aussi est-ce dû à la pauvreté de l'offre du moment ?

Pour ma part, j'ai réellement un grand plaisir à lire en public des textes que j'aime et je l'ai toujours fait. Les miens ou ceux des autres. Je suis pour « le plaisir du texte » comme disait Roland Barthes. J'ai toujours aimé et pratiqué la lecture à voix haute parce que justement la poésie qui m'intéresse est d'abord parole. Je n'explique jamais ce que je lis, de même que je ne parle jamais entre mes chansons dans un récital. Je ne suis ni prof, ni bateleur. Le lecteur public doit trouver un état de grâce avec l'auditeur. Tout cela doit rester simple, intense. Pour le reste, il faudrait développer l'esprit de curiosité. Il y a des livres formidables dans les bibliothèques ! Et l'abonnement n'est pas très cher. Si la lecture à voix haute peut faire gagner des lecteurs de poésie, c'est bien, non ?

***Si*, ton nouvel album enregistré avec le seul pianiste Alain Bréhéret, vient de paraître. Pourquoi avoir à nouveau opté pour cette formule minimale ?**

Chanter, pour moi, est avant tout une histoire de rencontre, de communion sensible. Ce n'est pas l'instrument qui fait la musique, c'est le musicien. Il se trouve qu'Alain Bréhéret est pianiste. Il aurait pu être guitariste, accordéoniste ou harpiste. Mes chansons prennent la forme de notre duo artistique comme ce fut le cas autrefois avec Jean-François Saint-Jean, Michel Goubin ou Mingo Josserand. Je choisis, parmi toutes les chansons que j'écris, celles qui vont densifier notre relation, particulièrement sur scène. Si je rajoutais d'autres instruments, il faudrait composer des orchestrations et nous changerions cet équilibre fusionnel. Peut-être qu'un jour je le ferai mais pour l'instant on prend beaucoup de plaisir à jouer ensemble.

Rupture ou continuité ? Quelles en sont les grandes lignes ?

Il n'y a pas de rupture avec *Si*. Une évolution plutôt. Je crois que c'est un disque plus intimiste que les précédents. Plus engagé aussi. Son écoute au casque est préférable, et l'interprétation sera sans doute très différente sur scène. Il commence et finit par deux chansons existentielles. Entre les deux, quatre parties : la famille et les racines, l'engagement et le devoir de mémoire, l'amour et le vieillissement, la vie et la mort. Ce sont toujours les mêmes thèmes que je décline et que j'articule dans mes disques et mes récitals depuis trente ans ! C'est toujours grave et rarement triste. Parler de la mort, c'est une façon pour moi de célébrer la vie. Tant pis si cela ne convient pas au tout-venant de la chanson actuelle. Je ne chante pas pour tout le monde. Seulement pour ceux qui ont la curiosité de m'écouter et de se retrouver parfois dans ce que je chante. Il faut qu'il y ait empathie entre ce que je chante et le public.

Qui, aujourd'hui pour toi, dans le monde des lettres ou de l'art n'a pas la place qu'il mérite ?
Je crois que tout être, artiste ou pas, un jour ou l'autre, souffre d'un manque de reconnaissance. Qu'il soit dans une entreprise, une école, sur une scène ou dans un hôpital, il se sent blessé par l'indifférence ou le mépris. Chacun le prend sur soi avec plus ou moins de bonheur, mais on voit bien que c'est de plus en plus source de conflits, de violences. Il faut être efficace et rentable. Le profit déshumanise les rapports. Dire cela paraît évident. N'empêche que c'est bien là le cœur du malaise ! Pour répondre à ta question, je dirais que c'est le peuple qui n'a pas la place qu'il mérite. On l'a transformé en clientèle. Quant au monde des Arts et Lettres, il est sous contrôle tacite de l'Université, de l'Édition et du Ministère de la Culture qui n'ont, quoi qu'ils s'en défendent, qu'un vague intérêt - quand ce n'est du mépris - pour la culture populaire. Ils l'ont abandonnée aux puissances mercantiles au nom d'une liberté qu'ils appellent « libéralisme ». Aujourd'hui, c'est honteux d'être populaire ! Il y a des glissements sémantiques qui m'affligent. Quand je dis « chanson », par exemple, je ne dis pas « produit », ni « créneau », ni « tube », ni « marchandise » ! Un « titre » ! Ça ne veut rien dire ! Se définir comme « poète » en France, c'est passer pour un pédant, un prétentieux. C'est un signe distinctif. Le conducteur conduit, le boulanger fait du pain, l'enseignant enseigne, mais celui qui écrit toute sa vie des poèmes et qui ne fait que ça, il n'a pas le droit de dire c'est un poète...

Tiens-tu à exprimer une colère ?
C'est précisément ce que je fais en ce moment, je crois…

Un coup de cœur ?
Il existe partout, aujourd'hui, des gens debout qui préservent une flamme. Ce ne sont pas tous des artistes. Ce sont des gens fidèles à eux-mêmes, à leurs convictions. Ils appartiennent à la confrérie secrète des gens honnêtes. Les croiser sur ma route est un vrai bonheur qui m'aide à accepter ma condition. Ce sont des partisans ouverts qui vivent souvent isolés dans des transversales. Ils se repèrent assez vite. C'est à eux que je m'adresse quand j'écris. Ils savent qu'il y a plusieurs vérités mais qu'il n'y a qu'un seul engagement. Cependant, je ne suis plus sûr que la dialectique soit la seule façon de penser… La solution serait de rassembler ces personnes sans détruire leur hétérogénéité. Quand je chante, - c'est bien sûr une illusion ! -, j'ai l'impression d'être parmi eux. C'est un petit commencement, non ?

Entretien réalisé par Jean-Pierre Nicol pour la revue Rétro Viseur le 20 août 2005

QUELQUES COUPURES DE PRESSE …

Du *Chant Impératif* d'il y a même pas deux années (cf *Chorus* 47, p36), Bruno Ruiz passe à un « explicatif » *Si*, moins sombre qu'il n'y paraît derrière ses trois premiers vers : *« Si je chante la mort/c'est que j'ai cette peur / la même au fond de vous. »* Ces vers n'interviennent d'ailleurs en effet qu'en ouverture de l'ultime chanson de l'opus, après tout un cheminement où la vie bat, où le combat vit : *« Et si tout est écrit / Sur un livre sans page / (…) Pourquoi serais-je ici / À vous chanter mes cages »*, lance Bruno Ruiz d'entrée d'album dans *Merci*. Apôtres du fatalisme idéologique s'abstenir. Ce parcours d'homme rigoureux, si fort, si friable, entre le « je » et le « nous » - titre de son magnifique album de 2001 (Cœur Chorus 38, p.41) – opère ainsi un va-et-vient permanent qui lie l'intime à l'universel, pointe l'espoir sans jamais nier les marais de l'ombre.

Il y a de l'Aragon chez Ruiz, poète de la chanson comme on en fait peu, qui tait un instant le chant pour dire à voix vibrante d'où il vient, dans *Les rouges du fond* : *« Jeune, avant d'être le fils d'un espagnol, j'étais le fils d'un étranger. Un fils de pauvres. Il m'aura fallu longtemps pour le dire sans détour. L'avouer sans orgueil / (…) Aujourd'hui que mon père est mort, je sais tout ce que je lui dois, tout ce que j'aurais voulu lui dire / (…) J'écris cela pour qu'on se souvienne de lui. »*

De *Nouvelle route* [*« Jeune homme / (…) Entre colère et utopie / (…) Dessine la nouvelle route »*) en urgence de réunir *des forces*, de *Mise au point (« Mais ma flamme est intacte et je suis toujours là »*] en *Nuit blanche* trop frangine ou en dédicace insatiable. (« *À »*…la femme aimée), Bruno le Toulousain creuse et creuse encore une œuvre d'humaniste debout, gourmand des mots et de leur musique.

En la seule compagnie du pianiste sans frime Alain Bréhéret (compositeur de deux mélodies), sa voix pleine, chaude et déterminée dessine un moment d'intensité rare. Cet album requiert une vraie écoute, alors, prenez le temps, vous ne le regretterez pas.

Daniel Pantchenko, ***Chorus* n° 54 – hiver 2005/2006**

Bruno Ruiz c'est le rémouleur du sentiment. Il aiguise les lames de nos soutes, ces morceaux de vie que nous traînons masqués, mais qui sont là quand même au fond du bric à brac.
Est-ce sa voix de terre brûlée, son appartenance aux" rouges du fond", ses mots qui rebondissent, utilisant le doux pour faire briller le scalpel qui me bouleversent ?
Je ne sais pas, je constate qu'il campe sur mon lecteur de C.D, et que mes larmes montent souvent, que l'esthétisme est rutilant quand ses mots et ses émotions sont à tout le monde.
Ses chansons habitent chez moi, glissent dans le jardin, me parlent de souvenirs et d'avenir, d'humanité et d'utopie.
Ruiz, il est dans l'émotion qui vibre, dans une écriture sculptée, sur le piano de Bréhéret aux notes indiscutables sans fioritures de verroteries.
Les seize chansons de "Si" sont comme un crescendo aboutissant forcément, et c'est voulu,au titre de l'album.
"Dans la rue familière / La vie me prend le pouls / Comme un rythme qui s'offre / Un danseur immobile"
Ce danseur immobile c'est Ruiz, séducteur tendu dans la lumière du spectacle
"je reviens de loin / avec mes erreurs / De faux musicien / De triste chanteur / Je fus un marin / Venu d'un désert / J'ai pris des chemins / Parfois pour vous plaire"
Pour nous plaire c'est vrai, et je l'aime parce qu'on ne peut qu'aimer cet homme-chanteur de verbe et de corps. On peut roder des heures autour de ses chansons, redécouvrir des émotions enfouies, l'écouter casque aux oreilles, ou en faisant la vaisselle, on est toujours dedans, les fenêtres sont ouvertes.
De ces chanteurs qui chantent debout, on n'en débusque pas souvent. De l'écriture et du lyrisme il ne m'en reste vraiment que cinq à la volée. Vasca, Bertin (chanteur debout chantant assis) Desjardins, Leprest et Ruiz.
Ils pourraient s'asseoir à une table ronde, ils pourraient parler, on prendrait des photos et puis on en ferait des posters qu'on vendrait au marché.

Robert Cuffi
pour "la boite à chansons" du site Ecrits-vains
le 22 septembre 2005

Il est des disques que l'on reçoit comme des trésors, des artistes qui sont dans la galaxie de la chanson et de la poésie comme des étoiles filantes, libres, qui suivent leur route solitaire, sans concession, avec comme seule exigence la lucidité du regard porté sur le monde et sur les êtres. Bruno Ruiz est un de ceux là. Pour lui, l'écriture est un impératif, une urgence, une libération face à l'angoisse d'un monde dévasté. Après les exhortations, les textes courts et denses du précédent album, Bruno Ruiz revient ici à une forme plus proche de « *Nous* », à la fois lyrique et profondément ancrée dans l'histoire, la sienne et celle de ses frères humains. Il chante l'amour, celui du monde, « force vivante où chaque jour m'appelle », celui des êtres, et ouvre ce disque en cherchant dans les mots à nous dire : « *Merci* ». « Celui qui revient de loin », d'un troublant et émouvant voyage dans la mémoire, nous dit tout au long de ses chansons cette peur de la mort, cette angoisse que nous partageons tous, cette mort qui, loin de nous paralyser, doit nous pousser à « *bâtir sur le chaos des pères et l'enfance blessée* ». La mémoire et la mort sont ici, en effet, les deux clefs de voûte de cet album que ce soit dans l'évocation de la vieillesse (« *Vers la fin* »), l'hommage aux femmes déportées du camp de Ravensbrück (« *Sœurs d'amour* »), la séparation (« *Si tu es là demain* », « *Je te chanterai jusqu'au silence* »), le suicide (« *Le sommeil du jongleur* »). Mais qu'on ne s'y trompe pas, Bruno Ruiz, s'il plonge au cœur des souffrances humaines, des questions qui jalonnent l'existence de chacun, s'il nous dit les déchirures, les blessures, les veilles nocturnes peuplées de doutes (« *Nuit blanche* »), c'est pour mieux nous appeler à plus d'espoir, à suivre une « *Nouvelle route* », à choisir entre « colère et utopie ». Cette source d'espérance, il la puise dans le souvenir de son père, (« *Les rouges du fond* ») qui l'a destiné à être « à jamais contre l'injustice sociale », il nous exhorte à faire de même, à trouver « des forces » pour éclairer l'avenir, contre le chaos qu'on nous vend, pour réapprendre à se lever. Accompagné avec puissance et sobriété par Alain Bréhéret au piano, qui signe ici deux des musiques, Bruno Ruiz nous offre un disque poignant, déchirant et magnifique. Une merveille !

Francis Panigada, Chant'Essonne n°137, Octobre 2005

Plus que jamais Bruno Ruiz chante « entre colère et utopie ». Attentif plus que jamais à nos vies bancales. Il revient de loin, « brisé de petites guerres » et d'illusions malmenées. Mais il n'oublie pas d'où il vient, le fils de l'Espagnol, de l'étranger, mûri dans le huis clos de l'impasse des « rouges du fond ».
De l'hommage au père au déchirant « Vers la fin » (sur la vieillesse et la déchéance), de l'amour qui dure (« Je te chanterai jusqu'au silence ») à l'éternité des morts que nous portons en nous, il décline ses fidélités en 16 chansons, d'une voix chaude sur les beaux accords au piano d'Alain Bréhéret. « Nous n'avons pas trahi nous sommes un peu plus vieux », revendique-t-il. « Vieillir nous exagère » et au bout du compte nous fait revisiter nos traces. Celles de Bruno sont de fraternité en dépit des « mises au point » : « J'ai rangé vos grands soirs au musée de l'histoire mais ma flamme est intacte », affirme-t-il ; et on le croit volontiers tant ses textes sont travaillés de ces forces qui savent, dans la lumière et la nostalgie, « réapprendre à se lever ». Bruno sait entrer dans nos vies « par le secret des mots » pour susciter les connivences sensibles. Distiller son goût du bonheur et des célébrations comme dans cet hymne à la présence au monde qu'est sa chanson « Puzzle ». Sa poésie et ses mélodies continuent de tisser ce chant contre la mort qui croît dans le partage : « Et ma voix dans les mots cherche à vous dire merci. » On peut inverser les rôles et lui dire merci à notre tour car ce nouveau CD est un vrai cadeau.

Michel Baglin, La Dépêche, (février 2006)

Par dessus le clavier bien tempéré d'Alain Bréhéret s'élève un chant de vérité. C'est une écriture exigeante que Bruno Ruiz livre dans ce septième opus. La poésie limpide, âpre, crue, prenante, invite à un voyage existentiel et lumineux sur les chemins de l'intime, de la vieillesse, de la mort, de l'amour. Droit et fier, un homme qui chante debout, ne serait-ce pas l'essentiel ?

Le Petit format n°80 (novembre-décembre 2005)

QUELQUES TEMOIGNAGES DE SPECTATEURS…

Pour tout vous dire, je suis allé écouter Bruno Ruiz, non pas avec les souliers de plomb (n'exagérons pas), mais avec une appréhension certaine. Je ne connaissais aucune chanson de l'artiste mais les échos unanimement favorables qu'il a pu recueillir m'incitaient, paradoxalement, à me méfier : n'allais-je pas encore me farcir un chanteur, certes à haute tenue poétique, mais également, selon mes propres goûts et critères, passablement emmerdant ?
Et bien je rassure tout le monde : je suis resté collé sur ma chaise, terrassé d'émotion et impressionné par tant de talent et de présence. Un choc comme je n'en avais plus vécu depuis ma découverte sur scène de Pascal Auberson et Richard Desjardin.
Et pourtant, y avait hier soir tout ce qui aurait pu me déplaire : des chansons tenant plus de la poésie en musique que des refrains et ritournelles qui font mon habituel bonheur (pas question de siffler du Ruiz sous la douche, ni de le chanter à tue-tête, déjà que souvent ça rime même pas !) un chanteur qui ne bouge pas, un accompagnement unique (c'est du piano-voix) qui peut avoir des répercussions graves sur mes nerfs… Mais ça le fait !
-Le chanteur : après avoir conduit son pianiste aveugle à sa place, Bruno Ruiz gagne le centre de la scène, se campe solidement sur ses deux pieds et ne bouge plus pendant une heure et demi (il s'est juste permis deux pas en arrière à trois reprises, quel cascadeur !) mais quelle présence ! Si le corps reste figé, le visage et les mains prennent le relais et c'est en fin de compte un des artistes des plus expressifs qu'il m'ait été de voir.
-Les chansons : dans la chanson ouvrant le bal, Ruiz nous prévient qu'il ne comprend pas toujours lui-même les mots qui lui sortent de l'esprit. Nous voilà donc rassurés : effectivement, nous sommes dans le domaine de la poésie, la vraie, celle avec des morceaux de vie dedans. On ne pige pas tout tout de suite mais on se laisse porter par ce flot continu (aucun bavardage entre les morceaux) d'images, de mots, de conseils (ces chants impératifs étaient à l'honneur), portés par une voix splendide… Un univers quoi…
-L'orchestration : le pianiste est surdoué. Et cet accompagnement est bien celui qui, à première vue, permet le mieux d'entrer dans le monde de l'artiste : pas de fioriture inutile et redondante, l'essence même de la poésie à portée d'oreille.
Je vais arrêter là, je n'ai de toute façon pas les mots qu'il convient pour vous faire comprendre la chair de poule que j'ai ressentie, le frisson de bonheur qui m'a parcouru…

Pol de Groeve, Charleroi/Belgique, 24 novembre 2004.

Bruno Ruiz a fait l'unanimité, avec son univers si personnel, ses chants impératifs, ses textes denses, quelquefois très courts, qui résonnent dans le silence qui s'est installé… Et le piano qui résonne aussi... Et le public, les yeux rivés sur cet homme généreux qui semble déborder d'énergie, de tendresse et de gravité et qui, de sa voix tantôt forte, exhorte le genre humain, à commencer par lui-même, à plus de fraternité, tantôt de sa voix douce, chante de très belles chansons d'amour pour la femme aimée, pour l'enfant qui grandit, pour nous, ses frères humains.., Vraiment de superbes moments. "... Je ne comprends pas tout ce qui vient de ma tête / Des mots dans un navire, à la quille profonde..." Que de beauté dans les chansons : "Les tambours", "J'ai des frères", "Les petits cœurs du papier peint", "Etre fidèle", "Poussière de vivant", "Voyage"... Et le piano qui résonne encore... Alain Bréhéret porte merveilleusement les mots de Bruno Ruiz.
Que de passion, de force de vie et en même temps de simplicité chez cet homme... Une belle rencontre assurément... et qui va au-delà de la chanson... Si vous avez l'occasion, faut pas vous en priver... Si vous n'avez pas l'occasion... faut la créer...

Jean-Claude Alérini - février 2004)
(après le spectacle "Impératif !"

L'HOMME VIGILE

Lorsque Bruno Ruiz monte sur scène pour voler notre temps, laissons-nous dépouiller. Ça dure un instant, l'éternité de l'instant. Nous ne perdons jamais au change. Ce qu'il prend, il le donne

Devant nous il y a alors le silence tout habillé de noir qui apporte dans ses mots des gens pour tout bagage. Un œil dans le miroir, l'autre dans la vitre, il chante sa vie en regardant les nôtres, entrelaçant dans des points bien tissés le Je et le Nous.

Homme vigile, guetteur mélancolique ou sentinelle insomniaque il nous interpelle avec des propositions de vie mode d'emploi. Mais sans autres impératifs que ceux par nous décidés.

Il chante tous les mots, ceux qui vont par deux, le labyrinthe et la lumière, le puits et la margelle, l'oubli et la mémoire, le masculin et le féminin, seul, ensemble.

Et puis il y a sa voix, de celles à faire fondre l'indifférence, à empêcher l'incroyance. Sur ses mots il ne met pas de musique tant elle est en eux, évidente et accolée, souterraine et souveraine. Si ce n'est la beauté, c'en est le frôlement, le crayonné.

Lorsqu'il quitte la scène il laisse dans nos cœurs peut-être un vers, plus souvent un livre entier, une salve éternelle. Allégés de quelques pesanteurs nous sortons. Sans doute sommes-nous beaux.

François André
avec des mots volés à Bruno et à Léo, février 2004

Il est des rencontres rares, lumineuses qui glissent leur magie de façon répétée, constante et sans fin, comme des diamants le long de notre chemin. Ma rencontre avec Bruno Ruiz ou plus précisément l'écoute de son album "Nous" a été de cette nature.

Bruno Ruiz est un poète. Ces quelques mots semblent tout dire, de ce même ton clair et limpide qu'il prend pour créer des chansons avec son pianiste Alain Bréhéret. Dans cet univers poétique rigoureux et infini, ses phrases musicales de toute pureté et de toute justesse s'imposent en douceur.

Bruno Ruiz est un poète. Tout est dit et pourtant il y a autre chose tant il voyage au delà des mots. Il y a chez lui de ce mystère qui fait qu'après l'avoir écouté, on ne dit plus les choses de la même manière. Il m'est par exemple impossible de prononcer à haute voix des phrases aussi simples que "Les petits cœurs du papier peint" ou "Cette vie qui nous reste ensemble" ou même "être fidèle" et "soyez beaux" sans me mettre à les chanter. Déjà les mots les plus banals, les impératifs de son dernier CD "chants impératifs" sont pour moi associés à jamais, scellés à la musique et au bagage d'Imaginaire que Ruiz y a collé. "Avance", "Voyage"… des mots… des mondes.

"La poésie est une clameur, elle doit être entendue comme la Musique" disait Ferré. Les chansons de Bruno Ruiz en sont la plus belle illustration, les mots prennent sens dans sa voix grave et profonde, deviennent Parole, pour moi indélébile.

Que se soit dans ses chants brefs d'une à deux minutes ou dans ses longs textes fleuve, tout, les mots, les notes, le rythme, la force de sa voix, le souffle, tout est à sa place et tout prend place dans l'histoire de nos vie personnelles. Est-il plus belle rencontre ?

Claude Braun
1,2,3... chanson, février 2004

Le Corbeau et l'Hirondelle

Le chanteur apparaît, corps dense, ancré dans le sol, la main carrée, le poing parfois serré.
La gestuelle reste sobre, soulignée par un éclairage subtil.

La voix s'élève du fond des tripes, âpre, rude parfois, le plus souvent vibrante, chaleureuse, veloutée de tendresse, voluptueuse même dans les abîmes qu'elle dénonce. C'est la voix de la générosité qui ne laisse nulle place ni au cynisme, ni à l'amertume.

La parole prend son envol, exigeante, intense, sans concession, riche, nuancée, poétique.
Nul cabotinage, mais de l'authenticité, nulle démagogie, mais de la dignité, nul sentimentalisme, mais de l'émotion contenue.

Entre terre et feu, l'homme est un volcan à la puissance assagie par un piano aérien, fluide qui aquarellise l'intransigeance du propos.

Il se houspille, s'exhorte dans de courts dialogues avec lui-même et nous nous houspillons et exhortons de même.
« N'écoute pas le bruit d'la mort/Dans l'huile épaisse de ton corps
C'est un corbeau derrière tes yeux/Qu'il faut étranger chaque jour
Et tant que tu l'auras choisi/Et tant que le voudra ta vie
Tu étais né pour être ici »

Impératif, mais jamais péremptoire.

Ses questions peuvent déranger nos béates certitudes :
« Avons-nous vieilli selon nos désirs ?
…. Sommes-nous fidèles à nos utopies ?
Il rêve d'« être fidèle à son poids d'hirondelle »

Les petits cœurs du papier peint battent la chamade pour sa fille en partance.
« Je serai toujours là où tu me cherches, car tu seras toujours là où je me trouve….
Car nous sommes nés contre le monde pour libérer son harmonie
Et je suis en toi pour épouser vivant l'éternité. » déclare-t-il à sa femme.

Mais c'est à l'humanité entière qu'il s'adresse : « Nous sommes faits pour vivre/De nos actes d'amour. »

C’est dire si le personnel toujours rejoint l’universel. On l’écoute, concerné, gorge serrée, larmes prêtes à sourdre.

Il se donne violemment, pudiquement, en son entier : c’est à prendre ou à laisser.

Sombre, profond, tourmenté, il tient du corbeau, mais ses envols sont ceux de l’hirondelle.

L’âme à fleur de lèvres, c’est un homme debout.

France Amerongen, Zurich, le 19 septembre 2005

En dehors de son talent qui n'est plus à prouver, l'homme est singulier. Quand vous l'aurez vu et bien vous aurez envie d'y retourner et vous aurez la garantie d'une année sur l'autre de découvrir une nouvelle création.

Car Bruno Ruiz est prodigue. Il n'économise ni ses efforts ni sa parole ni son écriture. C'est un généreux qui invente, qui s'invente, qui nous invente. Son aventure, sa vie, le sens de sa vie, c'est le verbe. Il a essayé tant de formes susceptibles de le véhiculer: Chanson, Poésie, Théâtre... et là, je ne dis rien. Pour comprendre, il faudrait revisiter Bruno Ruiz dans "Suite" ou "Poète de Music-Hall" ou "Altavoz" où l'on découvrait un artiste exigeant, audacieux, qui n'hésitait jamais à mélanger les genres, qui en connaissait les risques et qui les a tous pris.

Aujourd'hui, il chante ses textes, sa poésie, accompagné au piano par son excellent compagnon de route Alain Bréhéret. Si la forme du récital semble plus classique, ce n'est qu'une apparence et il va vous étonner. C'est un être unique que vous allez avoir le bonheur de croiser. Un bel homme, pétillant, insolite, profond, sensible, incontournable, vital!

Yves Russet, février 2004

ALAIN BREHERET VU PAR BRUNO RUIZ

J'ai rencontré Alain Bréhéret le 13 octobre 1993, à l'occasion d'un hommage à Léo Ferré, à la salle Odyssud, dans la banlieue toulousaine. Il accompagnait, ce soir-là, Louis Arti. J'étais, à cette époque, à la recherche d'un pianiste avec qui j'aurais travailler de façon durable. Alain venait de s'installer à Toulouse, et dès le lendemain, nous travaillions ensemble. Notre premier récital eut lieu au théâtre municipal de Montauban dans le cadre du Festival *Alors chante !* le 11 mai 1994.

Avant d'être un pianiste, Alain Bréhéret est un accompagnateur de chansons exceptionnel. Ce n'est ni un virtuose ni un rythmicien. - Est-ce parce qu'il est non-voyant ? - il met toute sa technique au service de l'écoute du chanteur. Il a une façon d'épouser le chant, une élégance du phrasé et un goût immodéré pour les arpèges simples auxquels il donne une vie et une intensité comme personne. Parce qu'Alain Bréhéret a le sens de ce qu'est une chanson, son unité, sa forme et sa durée, il fait corps avec l'interprète, s'en remet à lui avec une confiance critique, un engagement qui invente son prolongement, qui force la présence.

Je travaille avec Alain comme je l'ai fait autrefois avec le violoncelliste Jean-François Saint-Jean ou les claviéristes-arrangeurs Michel Goubin et Mingo Josserand. J'ai besoin de les respecter, de les admirer. Je choisis toujours les chansons de mes récitals ou de mes disques en fonction de leur façon de jouer, de leur tempérament, de leurs envies. Ce n'est qu'un paramètre parmi d'autres, mais il est de taille ! Il faut que la chanson laisse la place à l'instrument sans perdre de vue que le musicien doit toujours rester au service de l'interprète et de ce qu'il raconte. Il faut que la chanson densifie le duo. J'ai ainsi des dizaines de chansons que je ne chante pas car je n'ai pas trouvé le musicien avec qui les interpréter…

Avec Alain Bréhéret, - je ne sais pas très bien pourquoi - il est des harmonies dans lesquelles nous ne nous hasardons jamais. Tout se passe comme si certains accords étaient hors cadre. Dans les chansons que nous jouons ensemble, il y a bien des tangos, des valses, des biguines, mais ces rythmes sont seulement suggérés, jamais traités ostensiblement comme tels. Nous n'utilisons pas non plus l'improvisation en concert. Nous l'utilisons seulement pour travailler. Dans les récitals que nous donnons, il n'y a aucune part laissée au hasard, seulement des erreurs imprévues, les siennes ou les miennes, dûes, le plus souvent, à un manque de concentration ou, au contraire, à un trop plein d'émotion non maîtrisée.

Quand je lui présente une nouvelle chanson en répétition, je me garde bien de lui proposer une harmonisation même si j'en ai une en tête. Nous la choisissons ensemble. Si l'harmonie est pauvre, nous n'essayons pas de la compliquer au nom de je ne sais quelle esthétique musicale. Nous essayons de rester le plus simple possible sans être pour autant simpliste. Il faut trouver le juste équilibre entre la tessiture de ma voix, relativement réduite, et les points d'appuis rythmiques de la tonalité choisie. J'aime beaucoup cette phrase de Schönberg : « Il reste encore beaucoup d'œuvres à écrire en do majeur » ! Quand la chanson est prête, elle n'est pas bonne pour autant, mais on se rend vite compte si elle va nous convenir, si elle va s'intégrer dans le programme que nous inventons.

Pour inventer un programme, il me faut donc écrire bien plus de chansons - le double au moins - qu'il n'en faudra au bout du compte. Le programme va s'organiser en fonction du sens d'abord, puis en fonction des couleurs musicales, des intensités, des tonalités, de la progression d'ensemble. Le programme enfin réalisé, il faudra trouver les bons tempos de chaque chanson, ce qui ne sera réalisable qu'à partir de nombreux filages ininterrompus.
Avec un patience remarquable, Alain se prête à cet exercice qui nous est, à l'un comme à l'autre, nécessaire, mais qui, au départ, est long et fastidieux. On sait, tous les deux, que le bonheur d'être sur scène devant un public captif sera au bout de nos peines et c'est ce qui nous tient. Ce sera la récompense à toutes ces heures passées ensemble.

Alain Bréhéret est un être sensible, drôle, pertinent, fidèle en amitié. Il est honnête avec lui-même et avec les autres, et je ne me souviens pas, en douze années passées en sa compagnie, m'être une seule fois disputé avec lui, même en ces moments de grandes tensions qui précèdent l'échéance des premières. Nous avons réalisé ensemble quatre disques et quatre créations, et nous avons le sentiment après chacune d'entre elles que c'est la dernière, que nous ne pourrons plus aller plus loin. Mais à chaque fois, c'est un émerveillement de constater qu'il n'en est rien. Comme si l'amitié et l'amour de la chanson que nous partageons étaient des choses inépuisables et qu'il suffisait de creuser ensemble…

Bruno Ruiz, Toulouse, le 10 octobre 2005

BIOGRAPHIE SELECTIVE DE BRUNO RUIZ

2009 : Huitième disque : **Maintenant** (Prod. *Ithaque*). Arrangements piano : Alain Bréhéret, prise de son et mixage : Marc Dubezy.
Seizième création **Maintenant** au Théâtre Sorano de Toulouse
(piano : Alain Bréhéret, son : Jean-Jacques Vaudou, lumières : André Tailhades)

2005 : Septième disque : **Si** (Prod. *Ithaque*). Arrangements piano : Alain Bréhéret, prise de son et mixage : Marc Dubezy.
Quinzième création : **Si** à la *Salle Nougaro* de Toulouse
(piano : Alain Bréhéret, son : Jean-Jacques Vaudou, lumières : André Tailhades)

2004 : Quatorzième création : **Impératif** au *Forum Léo Ferré* (Yvry).
(piano : Alain Bréhéret, son : Jean-Jacques Vaudou, lumières : André Tailhades)

2003 : Sixième disque : **Chant Impératif** (Prod. *Ithaque*). Arrangements piano : Alain Bréhéret, prise de son et mixage : Marc Dubezy.

2001 : Treizième création : **Nous** au *Théâtre de la Digue.* (piano : Alain Bréhéret ; son : Jean-Jacques Vaudou : lumières : André Tailhades)
Cinquième disque : **Nous** (Prod. *Ithaque*). Arrangements piano : Alain Bréhéret, prise de son et mixage : Marc Dubezy et Jean-Jacques Vaudou

2000 : lecture/récital d'**Altavoz par Jean-Louis Trintignant** et Bruno Ruiz accompagnés par Alain Bréhéret (piano) et Daniel Mille (accordéon) en ouverture du Festival *Chansons de Parole* de Barjac

1998 : Douzième création : **Le Tour du chant de Bruno Ruiz** à la *Cave-Poésie* de Toulouse et dans le cadre des *Cabarets Nomades* de l'Espace Apollo de Mazamet. Récital solo, lumières : André Tailhades

1997 : Onzième création : **Ruizz Folizz** à *l'Espace Apollo* de Mazamet.
(piano : Mingo Josserand, son : Jean-Jacques Vaudou, lumières : André Tailhades) Quatrième disque : **Après** (Prod. *Ithaque*) Arrangements prise de son et mixage : Mingo Josserand)

1995 : Troisième disque **: Les Larmes de Laurel** (Prod. *Ithaque*)
Arrangements piano : Alain Bréhéret, prise de son et mixage : Jean-Jacques Vaudou

1994 : Dixième création : **Bruno complètement Ruiz** en ouverture du *Festival Alors chante* au *Théâtre municipal* de Montauban. (Piano : **Alain Bréhéret**, son : Jean-Jacques Vaudou, lumières : André Tailhades)

1992 : Neuvième création : **Victor Soleil ne s'endort pas** au *Théâtre Municipal* de Montauban et au *Théâtre de la Digue* (Toulouse)

(auteur : Bruno Ruiz, comédien : Bruno Ruiz puis René Gouzenne, mise en scène : Gilbert Tiberghien puis Bruno Ruiz ; musique : Mingo Josserand, son : Jean-Jacques Vaudou, lumières : André Tailhades, décors : Gilles Tanguy)

1989 : Huitième création : **Bruno Ruiz, Poète de Music-Hall** au *Théâtre de la Digue* (Toulouse) ; (arrangements de la bande son : Michel Goubin et Mingo Josserand, son : Jean-Jacques Vaudou, lumières : André Tailhades)

1988 : Septième création : **Chansons d'amours sous la Révolution**
à la *Salle Nougaro* deToulouse. (arrangements claviers : **Mingo Josserand**)

1987 : Sixième création **: Formes de vie** au café-théâtre de *l'Éclusanne* (Toulouse)

1986 : Cinquième création : **Suites** à la *Salle Nougaro* . (arrangements de la bande son : Michel Goubin et Mingo Josserand ;
son : Philippe Olivier, lumières : André Tailhades)
Deuxième disque : **L'homme vigile** (co-prod. *Radio-France* et l'*ARTEM)*, arrangements toutes parties claviers : Michel Goubin, prise de son et mixage :Philippe Olivier.

1985 : **Grand Théâtre Printemps de Bourges** (claviers : Michel Goubin et Mingo Josserand ; son : Philippe Olivier, lumières : Serge Wolff)

1984 : **Tremplin Printemps de Bourges** (claviers : Michel Goubin, son : Philippe Olivier, lumières : Serge Wolff)

1983 : Quatrième création : **Voleurs de nuits** à la *Cave-Poésie* de Toulouse. (claviers : **Michel Goubin**, son : Philippe Olivier, lumières : Monique Rocchia)

1981 : Troisième création : **Chansons, poèmes et autres amphigouris** à la *Cave-Poésie* de Toulouse avec le comédien Jacques de Berne.

1980 : Deuxième création : **Bonheurs** à la *Cave-Poésie* de Toulouse.
(violoncelle : Jean-François Saint-Jean)
Premier disque : **Bruno Ruiz** (autoproduction/distr. Oxygène)
Arrangements : **Jean-François Saint-Jean**, prise de son et mixage : Georges Baux

1978 : devient chanteur professionnel.

1976 : Première création : **L'Absent Amour** au Café Théâtre du *Vieux Jacobins* à Toulouse.

1971 : premiers récitals.

1970 : premières mises en musique de poèmes, premières chansons
comme auteur compositeur interprète.

1966 : premiers poèmes.

Naît le 28 janvier 1953 à Arcachon (France).

DISCOGRAPHIE SELECTIVE DE BRUNO RUIZ

2009 : Maintenant, production *Ithaque* ; enregistré en décembre 2008 et janvier 2009 au studio *CDM/Cour des Miracles* (Aucamville) ; arrangements piano : Alain Bréhéret ; prise de son et mixage : Marc Dubezy.
Pauvre Orphée, Dense, Maintenant, Les chiffres de ma vie, Les miroirs éteints, Trois coquelicots, Je t'aime contre la mort, Le temps dérive, Belchite, Descente, Une femme est tombée, Le phare de mes rêves, La première fois, Merci encore, Nous n'avons qu'une vie.
2005 : **Si***,* production *Ithaque* ; enregistré en mai et juin 2005 au studio *CDM/Cour des Miracles* (Aucamville) ; arrangements piano : Alain Bréhéret ; prise de son et mixage : Marc Dubezy.
Merci ; Je reviens de loin ; Vers la fin ; De n'être celui qu'on préfère ; Les rouges du fond ; Nouvelle route ; Mise au point ; Des forces ; Sœurs d'amour ; Si tu es là demain ; À ; Je te chanterai jusqu'au silence ; Puzzle ; Nuit blanche ; Le sommeil du jongleur ; Si.
2003 : **Chant impératif***,* production *Ithaque* ; enregistré en octobre et novembre 2003 au studio *CDM/Cour des Miracles* (Toulouse) ; arrangements piano : Alain Bréhéret ; prise de son et mixage : Marc Dubezy.
Tout est possible ; L'art d'être né ; Élève-toi l'élève ; Glisse entre neige et boue ; Homme hésitant ; Poussière de vivant ; Avance ; Voyage ; Laisse ; Dénoue-toi ; Rejoins l'univers ; Apprends ; Embrasse les anges ; Allume tout ; Trouve ton île ; Les mots absents ; Hisse l'homme ; Résiste ; Le corps s'en va ; Chant du muséum.
2001 : **Nous***,* production *Ithaque*; enregistré en mai et juin 2001 au studio *CDM/Cour des Miracles* (Toulouse) ; arrangements piano : Alain Bréhéret ; prise de son et mixage : Marc Dubezy.
Soyez beaux ; Nous ; J'ai des frères ; Le chant des oubliés ; Homme debout ; Être fidèle ; Être ou avoir été ; Marraine sereine ; Corbeau ; Les petits cœurs du papier peint ; Je n'ai pas toujours été celui que tu regardes ; Si je pars ; Thalweg.
1998 : **Après**, production *Ithaque* ; enregistré en février et mars 1998 au *Studio du Midi* (Ayguevives) ; arrangements, piano, prise de son et mixage : Mingo Josserand ; contrebasse : Joël Trolonge : violoncelle : Jean-François Saint-Jean ; alto : Marc le Querrec ; violon : Alain Masson ; hautbois : Frédéric Hilar ; clarinette : Christian Capot et Richard Calleja ; percussion : Jean Dachary.
Hom-Louve ; *Les Drakkars* ; *Altavoz*.
1995 : **Les Larmes de Laurel***,* production *Ithaque* ; enregistré en juillet 1995 à la *Salle Nougaro* (Toulouse) ; arrangements piano : Alain Bréhéret ; prise de son et mixage : Jean-Jacques Vaudou.
Le miroir et la vitre ; Chanson crépusculaire ; Descendre ; Nager ; Les tambours ; Les promeneuses ; La voyageuse du lit ; Ma ; Chanson étrange ; Cette vie qui nous reste ensemble ; On finira comme on commence ; Foules de nos mémoires ; J'voudrais vivre ; Touché le fond ; Sans histoire ; Homme sans avenir ; Les larmes de Laurel.
1986 : **L'Homme vigile***,* co-production *Radio-France*/*ARTEM* ; enregistré en juin et juillet 1986 au *Studio Deltour* (Toulouse*)* ; arrangements et toutes parties claviers : Michel Goubin ; prise de son et mixage : Philippe Olivier.
L'Homme vigile, Marche de la cité, Je voudrais chanter tout doucement, Kilomètre 43, Plaza Real, Sérénade, Love Boulevard, Séries noires, La femme de ma maison, Conciergeries, Judith, Être passant.

1980 : **Bruno Ruiz**, *autoproduction* distribué par *Oxygène* ; enregistré en juillet 1979 au *Studio Deltour* (Toulouse); arrangements (toutes parties de violoncelle) : Jean-François Saint-Jean ; prise de son et mixage : Georges Baux.
Marche de la cité, Chanson, Le CRS, Parking-Brouillard, Télégramme, Canevas, Complainte de la fille et du panier, Jacqueline, Accident, Petite annonce en forme de comptine, La soif, Soirée, Iragne, Je voudrais chanter tout doucement.

BIBLIOGRAPHIE SELECTIVE DE BRUNO RUIZ

2008 : **BRUNO RUIZ, LE MIROIR ET LA VITRE**
Un livre/entretien, avec François André, sur son parcours de poète chanteur .
260 pages, format 14 cm x 20 cm

2007 : LES LETTRES D'ULYSSE N° 9 à 16 suite des recueils inédits de Bruno Ruiz

N°9 IMAGES

Commencé en 1988, Images est le texte des deux premières heures de lecture à voix haute d'une œuvre qui durera un jour. Chaque image/texte correspond à une émission de deux secondes.
88 pages, format 15 cm x 10 cm

N°10 BESTIAIRE

Curieux et moraliste, cocasse et incongru, chaque poème très bref de ce Bestiaire, dessine le portrait d'une centaine d'animaux sauvages et domestiques.
112 pages, format 15 cm x 10 cm

N°11 ROMANS

Écrit en 1992, Romans fait l'inventaire de cent cinquante extraits de romans imaginaires, pris à des moments divers d'une intrigue qui n'existe pas.
162 pages, format 15 cm x 10 cm

N°12 Œ

Œ raconte l'histoire drôle et surréaliste d'un homme étrange qui vit dans un immeuble qui s'enfonce sous la terre.
62 pages, format 15 cm x 10 cm

N°13 LES CHANSONS DE PEDRO D'ARCACHON

Chansons inattendues et burlesques, dans l'œuvre de Bruno Ruiz, Les chansons de Pedro d'Arcachon nous montrent une autre face du poète chanteur sur le mode de l'autodérision.
62 pages, format 15 cm x 10 cm

N°14 LA VISITE FAITE A MAMAN

Poème théâtral écrit en 2005, la visite faite à maman est le monologue d'amour écorché d'un vieux fils à sa mère silencieuse et grabataire dans une maison médicalisée.
94 pages, format 15 cm x 10 cm

N°15 CHANT INFINITIF

Chant Infinitif est une célébration de la vie et de la lumière. C'est une invitation à l'intensité du regard et une quête de la sérénité.
62 pages, format 15 cm x 10 cm

N°16 REPLIQUES

Mille Répliques de mille personnages pour mille pièces qui n'existent pas. C'est aussi un exercice jubilatoire et ludique pour la formation du comédien.
86 pages, format 15 cm x 10 cm

2004 : LES LETTRES D'ULYSSE N° 1 à 8 (Premiers recueils inédits de Bruno Ruiz**)**

N°8 PRÉSENTS ÉTRANGERS
Présents étrangers reprend les recueils inédits de Bruno Ruiz entre 2000 et 2002 : Septembre grec (2000), Les Crieurs de silence (2002) à partir des peintures de Franciam Charlot, Là (2002).
68 pages, format 15 cm x 10 cm
N°7 LES BROUETTES
Les Brouettes rassemblent les textes écrits pour l'installation que le plasticien Gilles Tanguy a réalisée en juin 2002 au Centre Hospitalier Spécialisé Gérard Marchant à Toulouse, pour l'entreprise Bourdarios.
110 pages, format 15 cm x 10 cm
N°6 LE CHEMIN
Le Chemin (1999).
114 pages, format 15 cm x 10 cm
N°5 MUSÉE EAUX
Musée Eaux reprend les trois recueils de poèmes inédits que Bruno Ruiz a écrits en 1997 : Muséum, Sous la dernière arche avant le fleuve ,Thalweg.
88 pages, format 15 cm x 10 cm
N°4 CONCATÉNATION
Concaténation (1996).
74 pages format 15 cm x 10 cm
N°3 ÉTATS D'ÂNE
États d'âne (1996) contient : Petit lexique de la chanson à l'attention de ceux qui s'y intéressent encore, Conseils utiles pour dormir debout, Petits mots à l'usage des grands silencieux.
58 pages, format 15 cm x 10 cm
N°2 J'AIME
J'aime est paru pour la première fois en 1995 aux éditions N&B.
48 pages; format 15 cm x 10 cm
N°1 APPRENTISSAGES
Apprentissages reprend l'ensemble des premiers recueils de poèmes inédits de Bruno Ruiz écrits entre 1972 et 1976 à l'exception des textes de chansons et textes de scène.
Quatre sonnets (1972), La Vie éclatée (1973), Chronologie d'une passion (Mai 1973), Simplement vus (Septembre 1973), L'homme désœuvré (Octobre/Décembre 1973), La Robe des luges (Octobre1974), Pour Rimbaud (Décembre 1974), Atalante saison (1975), Petite suite pour femme de passage (1976), Lettres mortes (1976).
162 page, format 15 cm x 10 cm

1999 : JE T'AIME DEVANT TOUT L'UNIVERS
Poème de Bruno RUIZ
Edité et distribué par LE PUITS
24 pages, format : 21 cm x 15 cm

1995 : J'AIME (épuisé)
Poème de Bruno RUIZ, édité par N&B ÉDITIONS,
et distribué par correspondance par ITHAQUE
48 pages, format : 12,5 cm x 20,5 cm

1994 : CHANSONS ET TEXTES DE SCÈNE 1973/1993 (épuisé)
Intégrale des chansons et des textes de scène de Bruno RUIZ
édité et distribué par correspondance par ITHAQUE
564 pages, format: 21 cm x 14 cm

1993 : VICTOR SOLEIL NE S'ENDORT PAS
Monologue pour le théâtre écrit par Bruno RUIZ,
édité par la Ville de Montauban
et distribué par correspondance par ITHAQUE
40 pages, format: 21 cm x 14 cm

1991 : ALTAVOZ, ou le mémorial pour Antonio Ruiz Delgado
Poème bi-lingue franco-espagnol en deux chants
traduction espagnole d'Eric FRAJ, illustré de photos de Patrick RIOU édité par Patrice Thierry/L'Ether Vague, distribué par correspondance par ITHAQUE
92 pages, format: 20 cm x 22 cm

1989 : BRUNO RUIZ, POÈTE DE MUSIC-HALL
Poèmes, chansons, nouvelles, sketches, etc...,
édité et distribué par correspondance par ITHAQUE
40 pages, format: 21cm x 21cm

1982 : BRUNO RUIZ, POÈMES 1979/1982 (épuisé)
Espagne guide touristique, Envers d'Ithaque, Nattes
édité par Tribu/Serge Pey n°7
60 pages, format 28cm x 10c